



Les Vaudois considèrent Burnand comme leur peintre national; mais ils se réjouissent de voir sa popularité dépasser leurs frontières, de la savoir devenue helvétique (et même internationale). S'il fut aimé des Suisses, il aimait la Suisse. Il aimait ses traditions nobles et chrétiennes. Ce qui, à plus d'une reprise, l'amena à regretter, chez nous, maintes infiltrations étrangères et l'envahissement de certains goûts modernes. Témoin ces lignes extraites des pages qu'il désira être lues à ses obsèques: « Qu'on dise que j'aime profondément notre peuple, et que je souffre de le voir sacrifier de plus en plus aux divinités païennes du jour et perdre le sens de tout ce qui fait sa raison d'être au milieu des nations à grandes capitales: la simplicité des mœurs et l'austérité de la vie. »

Ardent patriote, Burnand fut également un chrétien convaincu, se rattachant à l'Eglise libre protestante. C'est aux principes chrétiens qu'il rapportait ses pensées, ses jugements sur les hommes et les choses. Les convictions pénétraient sa vie et son art.

La Bible qu'il lisait et méditait assidûment, était aussi bien l'une des sources de ses inspirations d'art que son réconfort spirituel et moral. Les divers tableaux religieux, notamment ses célèbres « Paraboles », furent pour l'artiste un moyen de confesser, de proclamer sa foi chrétienne.

Sympathique au catholicisme, il le prouva soit par l'illustration de « Mireille », le poème du très catholique Mistral, qui devint son excellent ami, soit par l'illustration des « Fioretti » de Saint François d'Assise, l'aimable saint qui a conquis l'admiration et l'affection de tant de protestants. Pour exécuter cette illustration dans le cadre même de l'Ombrie, pour se laisser inspirer par l'esprit de Saint François flottant dans cette exquise contrée, il fit deux séjours à Assise. Et là, il se lia d'amitié avec les Franciscains dont il a fait revivre les physionomies.

← Eugène Burnand peignant le « Berger du Languedoc ».

AUTOUR D'UNE EXPOSITION

Eugène Burnand



↑ Troupeau de bœufs au bord de la mer [Camargue].

(Ph. Burnand)

Le 30 août 1850, naissait à Moudon (Vaud), le peintre suisse Eugène Burnand. Une partie de ses œuvres se trouvent actuellement en exposition rétrospective du centenaire, au Palais de Rumine, à Lausanne.

Suisse authentique et « bon Vaudois », malgré de nombreux et longs séjours à l'étranger, Burnand revenait chaque année, de juillet à octobre, dans la maison familiale de Sépey, hameau du village joratois de Vulliens. C'est là qu'il était chez lui, qu'il était lui-même le plus complètement. Il a aimé ce coin de terre avec respect, avec passion, et, sans se lasser, en a représenté les divers aspects.

Il ne passait pas devant une façade de ferme sans s'arrêter et s'informer des circonstances de la famille. Il les connaissait tous, ses voisins de Vulliens, qui l'appelaient « M. le peintre ». Beaucoup avaient été ses modèles. Ceux qui n'avaient pas posé eux-mêmes avaient amené une pièce de leur bétail à Sépey: ou bien Burnand a mis dans une illustration, dans une étude leur ferme, leur verger, leurs poules, voire leurs choux ou le vieux char sur lequel ils transportent à la laiterie leurs « boilles » de lait.

La population joratoise lui rendait cette amitié. Elle se pressa, émue et innombrable, un jour d'hiver 1921, autour de la tombe où Eugène Burnand repose aujourd'hui, dans le cimetière de Vulliens, d'où la vue s'étend sur les collines et les forêts que ses yeux ont tant regardées.

Peintre religieux et illustrateur remarquable, Burnand fut en outre peintre d'histoire, de genre et de portraits, caricaturiste et dessinateur familial et surtout peintre rustique et paysagiste.

Comme peintre rustique, il s'est distingué dans l'interprétation des formes animales. Mais habituellement, ses animaux font partie d'une scène campagnarde. Son « Taureau dans les Alpes », sa « Fuite de Charles le Téméraire », son « Labour dans le Jorat », trois peintures de très grandes dimensions, où figurent des animaux, sont de ces œuvres populaires qui assurent à un artiste l'immortalité.

Les grands aspects alpestres ont souvent tenté son pinceau: la silhouette des cimes rocheuses émergeant des pâturages, les larges vallées inondées de lumière, la nappe du Léman dominée par des montagnes vaporeuses.

Peintre de la vie campagnarde et de la vie montagnarde suisses, ainsi que de la vie provençale française, à laquelle il fut mêlé pendant nombre d'années, Burnand a surtout excellé dans la compréhension et l'expression des sites et des mœurs de son cher Jorat vaudois, du caractère de ses habitants, de l'harmonie qui associe en une même poésie paysages, habitudes, hommes, choses et bête.

A quel point Burnand aimait son Jorat, il l'a dit lui-même dans un passage de son « Journal de jeunesse »: « Aujourd'hui, le soleil luit, la nature partout exalte mon bonheur, dans les beaux champs et dans les ombres flottantes des nuages. Oui, je suis heureux; je pleurerais de joie et de reconnaissance en songeant que Dieu m'a donné un cœur capable de sentir la nature et une vocation qui me fasse vivre pour elle. » Puis, ayant décrit le panorama de champs, de coteaux, de fermes, de prairies et de forêts qu'il pouvait contempler du seuil de sa maison familiale, dans son cher Jorat vaudois, il conclut: « C'est Dieu qui, ce matin, tenait lui-même le tableau et me le présentait. »

E. S. Dupraz.